

Jean-Claude Mondet

Du Chevalier d'Orient... au Chevalier Kadosch

Étude du quinzisième au trentième degré du Rite Écossais Ancien et Accepté



DU CHEVALIER D'ORIENT...
AU CHEVALIER KADOSCH

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DU ROCHER

*La Première Lettre, tome 1 : L'Apprenti au Rite Écossais Ancien et
Accepté, 2005.*

La Première Lettre, tome 2 : Le Compagnon Écossais, 2006.

La Première Lettre, tome 3 : Le Maître maçon Écossais, 2007.

La Maîtrise parfaite, 2008.

JEAN-CLAUDE MONDET

DU CHEVALIER
D'ORIENT...
AU CHEVALIER KADOSCH

Étude du quinzième au trentième degré
du Rite Écossais Ancien et Accepté

Illustrations : Olivier Mondet

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© 2009, Groupe Artège

Éditions du Rocher

28, rue Comte Félix Gastaldi - BP 521 - 98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-268-06870-1

ISBN pdf : 9782268095653

Je me suis toujours senti responsable de la beauté du monde.

Hadrien, dans *Mémoires d'Hadrien*
de Marguerite Yourcenar

INTRODUCTION

Avec ce volume s'achève notre étude du Rite Écossais Ancien et Accepté. Commencée dans le but de donner à l'Apprenti une première lettre simple, claire, moderne et dédiée au Rite, elle se termine au Chevalier Kadosch, avec quelques compléments sur les trois derniers degrés. Après l'étude approfondie des degrés symboliques, les divers Ateliers de Hauts Grades nous ont conduits par des chemins malheureusement peu fréquentés, ceux des degrés non pratiqués dont nous avons tenté de mettre en évidence la richesse et la grande cohérence. Les moments forts sont ceux auxquels des pauses sont marquées, les grades de Chevalier de Royale Arche et de Grand Élu, de Chevalier Rose-Croix, du Soleil, Kadosch.

Cet ouvrage se constitue de deux parties, correspondant respectivement aux Chapitres et aux Aréopages. La première est donc consacrée aux grades capitulaires, du quinzième au dix-huitième degré. Nous nous attardons un peu sur le superbe Rose-Croix, auquel nous apportons quelques compléments sur Jésus et les « Rose-Croix » dans le but d'éviter au lecteur, autant que faire se peut, les contresens malheureusement courants en ces matières. Nous terminons cet ensemble par quelques indications historiques sur la situation des Hauts Grades à la fin du XVIII^e siècle en métropole, puis outre-Atlantique où naissait le Rite de Perfection.

La seconde partie traite... de tout le reste, mais essentiellement des degrés de l'Aréopage. La nouveauté est l'apparition des « degrés ajoutés » au Rite de Perfection, souvent mal considérés car provenant d'autres systèmes maçonniques et rompant un peu la belle harmonie à laquelle nous étions habitués. Nous terminons cette

partie par un bref historique sur la naissance du Rite, précédé d'un chapitre sur les trois derniers degrés.

Nous n'avons pas la prétention d'apprendre leur grade aux Souverains Grands Inspecteurs Généraux du trente-troisième degré, ni même aux Grands Inspecteurs Inquisiteurs Commandeurs du trente et unième, pas plus qu'aux titulaires des grades précédents. Nous nous sommes bien rendu compte, au cours de ce travail, que les frères progressant dans les degrés se forgeaient une très grande culture et une perception de plus en plus fine du Rite. Nous avons tenu malgré tout à compléter notre réflexion, à l'intention principalement de ceux qui n'accéderont pas à ces ultimes degrés. Cela constitue, pour eux, des sortes de degrés communiqués comme ils en ont reçu tant, qui leur permettront de poursuivre leur réflexion de la même façon que nous l'avons fait nous-mêmes. Cela concerne tout particulièrement le Prince du Royal Secret, trente-deuxième degré, qui fut le dernier du Rite de Perfection dont il constituait une bien belle fin.

Un dernier mot sur l'aspect « divulgation » : nous pensons, comme dans le volume précédent, n'avoir rien divulgué des pratiques de la Juridiction à laquelle nous appartenons, toutes nos données étant puisées dans la littérature ouverte à tous : Tuileurs, commentaires divers, rituels anciens. Nous avons ainsi respecté nos serments, comme il convient à un Maçon écossais. Le bienvenu retour aux sources effectué par le Suprême Conseil de France nous a grandement facilité la tâche de ce point de vue !

AVANT-PROPOS :

DE LA CHEVALERIE

Sortant de la tradition du métier, les degrés du Rite Écossais Ancien et Accepté situés au-delà du quatorzième sont très souvent des degrés de chevalerie, comme l'indique déjà leur titulature. Ainsi, dans les degrés capitulaires, relevant des Chapitres de Rose-Croix, on trouve le Chevalier d'Orient et/ou de l'Épée (quinzième degré), le Chevalier d'Orient et d'Occident (dix-septième degré) et le Chevalier Rose-Croix (dix-huitième degré), et il en existe encore de nombreux autres ensuite. Avant de les étudier individuellement, nous allons examiner leurs caractéristiques communes, la chevalerie. Loin de vouloir faire un traité sur celle-ci, nous ne visons qu'à distinguer les spécificités essentielles de cette voie en rapport avec la Maçonnerie, dans ses buts d'amélioration individuelle et collective de l'humanité, ainsi que la quête du Nom. À notre sens, cette dernière se poursuit en effet, d'une façon voilée, malgré la découverte faite dans le Temple d'Énoch au treizième degré, et ce pour de nombreux degrés encore : « Son nom fut autre, et le même pourtant... »

Du cavalier au chevalier

Le cheval a été domestiqué par l'homme il y a fort longtemps. D'un point de vue mythique, l'artisan principal de cette avancée majeure de l'humanité fut la grande déesse grecque Athéna,

archétype de la sagesse, apparue en filigrane au quatrième degré par son attribut, l'olivier. On lui doit en effet, au moins sur le plan légendaire, l'invention du mors grâce auquel l'homme peut imposer sa volonté à l'animal. L'utilisation du cheval comme monture, animal de bât, puis de trait après cette autre invention majeure, le collier, fut un facteur de progrès essentiel pour l'agriculture et les transports.

Il est extrêmement intéressant de constater que c'est la maîtrise de l'animal qui permit à l'humanité de progresser, grâce à l'intelligence maîtrisant la bouche. De là à conclure que la maîtrise de sa propre animalité permettra à tout homme de progresser, en particulier par la maîtrise du verbe, il n'y a qu'un pas vite franchi...

Le cheval fut, bien sûr, rapidement utilisé pour la guerre. C'est en Mésopotamie qu'apparaît, à la fin du III^e millénaire, le char de combat. Il joua un rôle prépondérant dans toute la région, adopté par les Hittites, les Assyriens, puis les Égyptiens. Salomon le pacifique en dota son royaume. Il en fit construire mille quatre cents et instaura un impôt spécial, réservant la première herbe, la meilleure, à ses chevaux.

Parallèlement, la cavalerie proprement dite se développa à partir de l'Asie. Assyriens et Perses en possédaient une, et plus tard les célèbres cavaliers numides des armées carthaginoises furent une raison importante de leur succès. Grecs et Romains développèrent une cavalerie, les hippeis chez les premiers et les équites chez les seconds. Mais c'était l'infanterie qui constituait l'essentiel de leurs troupes et les cavaliers n'avaient aucune prééminence. On peut toutefois noter que ceux-ci étaient tous issus des classes aisées en raison du coût du cheval et de son équipement. Ils formaient ainsi le deuxième ordre de la Rome républicaine, entre les patriciens et les plébéiens.

Une nouvelle invention importante fut celle du fer à cheval. Les sabots s'usaient rapidement, ce qui rendait l'animal indisponible et limitait son emploi. Provenant lui aussi d'Asie, le fer gagna l'Europe centrale et les Germains, puis les Gaulois l'utilisèrent bien avant les Romains. Les invasions germaniques scellèrent la prééminence de la cavalerie sur l'infanterie. À leur tour, les Huns, farouches cavaliers

des steppes, firent triompher leurs armes jusqu'à la grande bataille des champs Catalauniques en 451, qui fit des dizaines de milliers de morts.

Puis l'armement s'alourdit et l'on aboutit, vers le ^x^e siècle, au chevalier avec heaume, haubert, écu et lance chargeant sur son cheval caparaçonné. Au trot, car la malheureuse bête ainsi alourdie ne pouvait guère faire mieux, malgré l'apparition de l'avoine, le dopant de l'époque. Cette arme montra son efficacité à Hastings (1066), mais ses limites à Crécy (1346), où trois bombardes, habilement disposées par les Anglais, suffirent à leur assurer la victoire. C'est durant cette période qu'eurent lieu les croisades au cours desquelles s'affrontèrent maintes fois les cavaleries franque et sarrasine.

Ce type de combats consacra la supériorité militaire des grands propriétaires fonciers qui, seuls, pouvaient acheter équipement et cheval et entretenir celui-ci. Des historiens ont calculé que, au ^x^e siècle, une armure représentait le coût d'une exploitation agricole... Comme il fallait de plus disposer du temps nécessaire pour s'entraîner au maniement des armes et au combat, on voit bien comment se sont formés l'aristocratie foncière et le système féodal.

La chevalerie

Il y eut tout d'abord une quasi-identité entre chevalerie et noblesse, toutes deux fondées sur la richesse foncière. Ce sont alors deux facettes d'une même réalité, la puissance et la position sur l'échelle sociale. En revanche, la distinction s'établit clairement entre le cavalier, celui qui monte un cheval, et le chevalier qui fait partie d'une classe sociale.

Petit à petit, une différence s'instaura entre noblesse et chevalerie, sans doute avec l'apparition, aux ^x^e et ^x^e siècles, de nouveaux riches issus, cette fois-ci, de la ville et du commerce. Ils voulaient vivre « noblement », c'est-à-dire sans travailler, et accéder aux classes supérieures. C'est alors que la chevalerie se ferma. On ne

pouvait plus y accéder que par sa valeur personnelle et il existait des nobles non-chevaliers, dits « damoiseaux ». Gérard de Sorval a pu dire que « la chevalerie, par rapport à la noblesse, a un statut analogue à celui des ordres monastiques par rapport au clergé » (*La Voie chevaleresque et l'initiation royale*, Dervy, 1993).

La société était organisée selon les trois Ordres bien connus. D'abord, venait le clergé, dont le rôle était particulièrement élevé puisqu'il s'agissait pour lui de conduire les hommes vers les voies divines ou, du moins, de ce qu'il estimait qu'elles étaient. On trouvait ensuite la noblesse, chargée de la sécurité, de l'ordre, de la paix. Enfin, le tiers état était chargé de subvenir aux besoins du reste de la société. Il assurait la production, le commerce, les finances. C'était le ventre, ainsi que... les jambes sur lesquelles tout le reste s'appuyait.

Au sommet se tenait le roi, qui assurait la cohésion de l'ensemble. Par l'onction qu'il recevait, il se rattachait à David et à Salomon, rois du peuple élu et modèles proposés. Jésus étant venu annoncer l'avènement du royaume divin sur la terre, les chevaliers, bras armés du roi, sont également le bras armé de l'Église et ils possèdent une fonction médiatrice, aussi bien temporelle que spirituelle.

Si tous les chevaliers ne sont pas obligatoirement nobles, puisque la valeur individuelle, à la différence de la noblesse, n'est pas héréditaire, il faut reconnaître que la chevalerie était constituée essentiellement de nobles. On peut distinguer :

- les chevaliers fieffés. Ils ont passé les épreuves, ont prouvé leur valeur et acquis les indispensables vertus morales. Le moment venu, ils se consacrent à leur fief qu'ils administrent avec, au moins en théorie, toutes les qualités voulues ;

- les chevaliers errants, rendus célèbres par diverses chansons de geste, Don Quichotte, la quête du Graal. La plupart du temps dépourvus de fief, ils parcourent le monde pour défendre les faibles, les orphelins et les opprimés. Ils poursuivent parfois une quête personnelle et obéissent à des vœux propres ;

- les chevaliers moines. Ils font partie d'un Ordre spirituel et prononcent des vœux se rapprochant des vœux monastiques. Avec eux, le noble but des chevaliers errants s'oriente vers quelque chose

de précis, recherché en commun et avec une discipline. Les divers Ordres chevaleresques monastiques sont nés à l'époque des croisades pour protéger les Lieux Saints et les pèlerins. Les plus célèbres sont :

- l'Ordre des Pauvres Chevaliers du Christ du Temple de Jérusalem, les Templiers sur lesquels nous n'insisterons pas ici ;

- l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Rival des Templiers, il en recueillit l'héritage après leur dissolution. Après la perte de Jérusalem, les Hospitaliers transférèrent leur siège à Rhodes, puis à Malte ;

- l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Lazare de Jérusalem. C'est dans celui-ci que fut admis Ramsay par le régent. N'étant pas noble, il lui doit son titre de chevalier ;

- l'Ordre de Notre-Dame des Teutoniques ;

- l'Ordre des Chevaliers du Saint-Sépulcre.

Les trois types de chevalerie ci-dessus nous semblent rappeler, une fois de plus, le corps humain, microcosme du corps social. Les chevaliers fieffés sont bien sûr le ventre, les chevaliers errants la poitrine et le cœur, les chevaliers moines la tête et l'esprit. Ils ont tous en commun un bras solide ! Il faut se garder de les hiérarchiser, bien qu'ils paraissent représenter une spiritualité croissante. Chacune de ces catégories permet d'atteindre un grand degré de réalisation personnelle mais aussi, reconnaissons-le, peut conduire à l'échec. Certaines gestes montrent des chevaliers certes fidèles et courageux, mais aussi adeptes de la force la plus brutale...

L'initiation chevaleresque

Elle est conférée à l'issue d'une longue préparation.

Vers l'âge de sept ans, le jeune noble quitte la compagnie des femmes et devient page d'un seigneur voisin. Cette séparation, pouvant être brutale, marque la fin de la petite enfance et l'entrée

dans un autre monde, où on lui inculque les valeurs de la chevalerie, l'amour de Dieu, l'histoire des héros du passé, particulièrement bibliques. Il assure le service quotidien du seigneur et de la Dame, apprenant l'obéissance, l'humilité, et observant le but à atteindre. Il peut choisir une Dame à laquelle il témoigne tout le respect souhaitable et qui lui apprend les règles de la courtoisie. Il est successivement page, varlet, puis damoiseau.

Vers quatorze ans, une cérémonie importante a lieu. Le jeune homme « sort de page », il devient écuyer. Sa vocation chevaleresque est confirmée à l'église et il reçoit ses armes, elles-mêmes bénies. Il en apprend bien sûr longuement le maniement, mais ne peut s'en servir que pour sa défense personnelle ou pour celle de son seigneur. Il assiste et protège son maître, dont il est le compagnon à la guerre, à la chasse, au tournoi. Il est aussi chargé du protocole. Il peut devenir « poursuivant d'armes » et, dans ce cas, va de château en château poursuivre sa formation chez d'autres seigneurs.

Vers vingt et un ans, l'écuyer dont les qualités physiques et morales sont reconnues est armé chevalier. Comme son nom l'indique, cette cérémonie se situe dans la continuité de celle qui, dans les temps anciens, consistait à remettre ses armes à celui qui devenait homme. C'était le chef de clan qui y procédait.

En ce qui concerne le chevalier, c'est le suzerain ou, à tout le moins, un chevalier dont les qualités sont reconnues. En théorie, cela suffit du moment que sont respectés les trois éléments indispensables : l'engagement du futur chevalier, la « colée », coup sur la nuque, et la formule invoquant divers saints et conférant l'état de chevalier. Ensuite, l'épée est remise, toutefois, une cérémonie beaucoup plus longue et complexe est largement utilisée, en particulier sous l'influence de l'Église.

Au cours de celle-ci, il y a d'abord une phase préparatoire comprenant le jeûne, la veillée d'armes, seul dans une chapelle isolée, la confession, le bain purificateur et la « vêtue » d'une tunique blanche.

Le jour venu, la cérémonie proprement dite, nommée adoubement, a lieu. Adouber signifie à l'origine frapper – référence

évidente à la colée. Mais avant celle-ci, le candidat écoute la messe à genoux et communie. Ses armes sont bénies puis lui sont remises. Il reçoit un coup du plat de l'épée sur la nuque, il est créé chevalier et reçoit l'accolade. On lui remet alors son complément d'armement spécifique, lance et écu portant ses couleurs.

Comme bien souvent, une dérive formaliste se produit en maintes occasions, l'esprit cédant alors le pas à la lettre. On voit néanmoins que cette cérémonie possède une valeur religieuse. Le chevalier est consacré, il reçoit donc un véritable sacrement qui marque son entrée dans une vie dédiée au service du faible et de l'opprimé et à la pratique des vertus chevaleresques. Le chevalier vouant sa vie à Dieu, il atteint un état intermédiaire entre celui de l'homme ordinaire et celui de prêtre. Cela lui confère le privilège d'assister à la messe dans le chœur et de communier sous les deux espèces.

En quoi cette cérémonie est-elle initiatique ? Si l'on définit l'initiation comme, d'une part, l'entrée dans une voie de perfectionnement personnelle, et, d'autre part, comme la transmission d'un enseignement traditionnel sous une forme ésotérique et symbolique, il nous semble que l'aspect initiatique transparaît partout sous le voile exotérique qui le recouvre. Le symbolisme de la purification par le bain et de la confession publique est facile à percevoir, de même que la représentation par la tunique blanche de l'état virginal obtenu. La colée peut représenter l'ouverture de l'esprit déclenchée par un choc. Le cou est l'intermédiaire entre la tête et le corps et, symboliquement, entre le ciel et la terre. Le coup reçu libère le passage et met en communication la force qui exécute et l'esprit qui la guide.

Les armes du chevalier

Sans détailler tout le symbolisme chevaleresque, nous allons évoquer celui des armes. Elles sont au nombre très parlant de sept. Elles remplacent les outils du métier et c'est à elles que le chevalier

doit dorénavant s'identifier : elles représentent les diverses facettes de lui-même.

Les éperons dorés permettent de commander le cheval, la force animale brute qui, bien utilisée, va donner sa puissance au chevalier. La dorure figure la connaissance et la sagesse qui font agir la force.

L'épée, prolongement de la main, met en relation avec les mondes supérieurs ou inférieurs selon qu'elle est tenue avec la pointe en l'air ou en bas. Tenue horizontalement lors des combats, elle indique le champ d'action terrestre de son détenteur et confirme ainsi le rôle de médiateur de celui-ci. Médiateur aussi est celui qui passe entre les colonnes vivantes constituées de deux chevaliers, l'un tenant des deux mains la garde de son épée pointée au sol, l'autre tenant la sienne dirigée vers le ciel, garde au col.

Nous passerons sur les gantelets, le heaume et la cuirasse dont, à notre sens, le symbolisme se déduit de celui des gants, de la coiffure et du Tablier du Maçon.

La lance et l'écu forment une très forte dualité actif/passif. La lance, dressée verticalement, reçoit l'influence supérieure qu'elle met en œuvre quand elle est tenue horizontalement, lors des charges. C'est également l'arme qui a percé le flanc du Christ et elle possède par conséquent un aspect sacré. L'écu, quant à lui, outre sa fonction défensive, porte les armes, ou armoiries, de son propriétaire. Celui-ci, même entièrement recouvert de fer, affiche ainsi qui il est. Bien plus, ce n'est pas son état civil qu'il montre, mais celui qu'il est réellement, en son intériorité. On peut affirmer qu'en recevant son écu en fin de cérémonie, il reçoit sa personnalité véritable. Il sait qui il est, il a trouvé son Nom. Cette connaissance de son moi profond va le protéger des attaques de ses adversaires.

La voie héroïque

D'un point de vue purement symbolique et initiatique, on ne peut pas dire que l'une des trois voies – artisanale, chevaleresque et sacerdotale – soit supérieure à l'autre. Les trois sont nécessaires au

fonctionnement de la société comme les trois parties de son corps sont nécessaires à l'homme. Il n'en est pas de même dans les sociétés réelles, où le goût du pouvoir domine et où, selon les lieux et les circonstances, les États sont dirigés par la religion, l'armée ou l'argent. Mais ce sont là perversions contre lesquelles le chevalier doit lutter car il sait que la quête véritable a un autre but et qu'elle peut être poursuivie selon les diverses voies.

Qu'en est-il de la voie chevaleresque, dite héroïque? Comme toute voie initiatique, elle a trait à l'intimité de l'individu qu'elle aide à trouver sa place dans l'univers. Pour cela, il doit découvrir qui il est, comment il se situe vis-à-vis de l'autre et quel est le sens de sa vie, le sens qu'il veut donner à celle-ci. Le chevalier doit en réalité conquérir les qualités qu'il veut posséder, au prix d'un incessant combat contre lui-même.

Les quatre vertus de l'homme noble accompli sont l'honneur, la fidélité, la prouesse et la courtoisie.

L'HONNEUR est un comportement consistant à respecter un code de conduite basé sur un sentiment intérieur, sur des aspirations élevées de la conscience. Le chevalier voit en autrui l'image de lui-même ainsi que la présence divine, et cela l'écarte de toute bassesse.

LA FIDÉLITÉ s'adresse bien sûr au seigneur et à sa Dame, mais aussi à soi-même. Le chevalier doit être fidèle à la voie que son cœur a choisie et cela implique la loyauté et la constance, le respect de la parole donnée, considérée comme donnée à Dieu dont le Verbe est intangible. Il écarte donc toute idée de mensonge et de trahison.

LA PROUESSE est la recherche constante de gloire, non par vanité ni même par orgueil, mais dans un but de dépassement de soi. Elle consiste à sortir vainqueur des combats et des épreuves de toutes sortes. La gloire dont il est question est celle de Dieu, dont, conformément au sens premier du mot, elle est une manifestation visible. Elle est apparente dans la beauté de la création que le chevalier doit préserver en en préservant l'ordre. La beauté est également visible

chez la Dame. Il doit l'y découvrir et la préserver, quitte à abandonner devant elle, et c'est le seul cas, sa force guerrière. Tout relâchement, toute crainte irait à l'encontre de cette vertu.

LA COURTOISIE est encore un comportement consistant, d'après les textes de l'époque, à « se faire aimer de toutes gens ». En une période où la brutalité était de règle, le chevalier, détenteur de la force, cherchait à se faire aimer plus que craindre. C'est le cœur qui gouverne l'homme et sa bête et l'on peut comprendre que la loi divine nous parvient par la voie du cœur, la tête comme le corps n'étant que ses serviteurs. On retrouve ici la Dame, gardienne et même prescriptrice des lois de la courtoisie. La femme, d'apparence fragile, est en réalité détentrice d'une Sagesse et d'une Beauté qui sont la Gloire de Dieu. Le chevalier en reçoit ses armes, il en porte les couleurs et lui dédie ses combats. Par conséquent, c'est elle qui donne vie et dirige la Force brutale. L'amour qu'elle suscite, et même le désir qu'il a d'elle, tout cela inspire au chevalier ses actions en lesquelles il les transcende. En quelque sorte, elle est la représentation terrestre de l'amour et du désir de Dieu. Le chevalier est donc un être plein de délicatesse et d'attentions.

De la guerre à l'amour courtois

La voie héroïque est donc plus complexe qu'on ne l'imagine. Le combat chevaleresque est double, comme le symbolisent les deux tranchants de l'épée représentant, l'un, le combat extérieur, l'autre, le combat intérieur. Il s'agit de deux formes du même combat car l'adversaire extérieur est une incarnation de l'adversaire qui existe en soi. Les tranchants de l'épée permettent aussi de « tailler dans le vif » pour séparer le bon du mauvais.

Nous avons ici le symbole de la guerre sainte, qui est principalement celle que l'on mène contre soi-même. Cette notion existe dans l'islam, c'est le fameux djihad. Peut-être en provient-elle via les croisades ou l'Espagne musulmane. Ses soldats rentrant victorieux

d'un combat contre les Mecquois, Mahomet leur déclara : « Vous avez remporté un Djihad mineur. Il vous reste à remporter un Djihad majeur, celui contre vous-mêmes. » Ce dernier suppose d'accomplir l'ijtihād, un effort intense...

Nous avons déjà évoqué la façon dont la Dame devait être considérée, mais il faut préciser que ce n'était pas le cas dans les premières chansons de geste des débuts du II^e millénaire. Il n'y était alors question que des vertus guerrières proprement dites, force, courage, fidélité au seigneur. Ce n'est que deux siècles plus tard qu'apparurent les premiers romans dits courtois, exaltant précisément la courtoisie, la délicatesse, la générosité et la noblesse des causes défendues.

C'est également à cette époque qu'apparurent « l'amour courtois » et les « cours d'amour ». Il ne s'agissait pas de grivoiserie, bien au contraire. Le désir amoureux y est élevé au rang d'une véritable ascèse, et ce sont les fameuses cours qui en jugent. Il s'agit de transcender le désir afin d'en faire une véritable force d'élévation spirituelle. Le besoin physique doit être canalisé, le besoin mental de posséder doit être sublimé, le besoin inconscient de fusion transposé afin de parvenir à la connaissance et à la maîtrise de soi, conduisant à la fusion avec Dieu. La Dame représente en quelque sorte un autre soi-même sur un plan différent, et c'est sur ce dernier que doit être réalisé le besoin fusionnel de tout individu, permettant de se trouver soi-même.

Loin d'être des divertissements, les cours d'amour fonctionnaient à base de loyauté et d'humilité. Il ne devait y être prononcées que des paroles « vertueuses et honnêtes », elles étaient placées sous l'autorité de Dieu et agrémentées de messes. Enfin, des chevaliers compétents veillaient à ce que les « nobles et autres dignes d'être amoureux » parent leur cœur des vertus les plus honorables, car la « chevalerie d'amour est incomparable ».

Signalons, à titre anecdotique, que la cour d'amour s'ouvrait à la Saint-Valentin, car alors « les oiselets recommencent leurs doux chants sentant la nouveauté du gracieux printemps ». Une messe était chantée à cette occasion. De nos jours, cette cérémonie rituelle

et symbolique est devenue, comme bien d'autres, une gigantesque entreprise commerciale...

L'amour courtois était extrêmement ritualisé et l'on pratiquait le chant pour l'harmonie qu'il faisait régner entre les chanteurs et qui les unissait avec le plan supérieur. La danse était également à l'honneur car, alliée à la musique, elle ajoute l'harmonie du corps à celle de l'âme.

L'héritage chevaleresque

Aux ^{XVII}e et ^{XVIII}e siècles, l'esprit de la chevalerie tel que nous l'avons défini était un lointain souvenir. La noblesse dite d'épée ne tirait plus celle-ci pour combattre pour sa Dame dans les règles de l'honneur, mais la portait plutôt comme un signe distinctif. Elle ne participait à la guerre que par l'intermédiaire des compagnies et des régiments qu'elle achetait et dont le commandement effectif était le plus souvent exercé par un lieutenant ou un lieutenant-colonel professionnel. S'il existait encore des chevaliers, ce titre honorifique ne préjugait en rien des qualités morales de ceux qui le portaient. Certes, comme dans le cas de Ramsay, ils pouvaient avoir été reçus dans un Ordre chevaleresque, mais il pouvait aussi s'agir de nobles qui prenaient ce titre ou, tout simplement, de roturiers qui l'achetaient. Il devenait alors un tremplin pour la noblesse, dont il vint presque à représenter le premier grade.

Avant d'être remis à l'honneur par le romantisme, l'esprit chevaleresque était tombé en désuétude et c'est un titre de gloire pour Ramsay que de l'avoir réanimé et introduit en Maçonnerie. Peut-être est-ce l'Ordre de Saint-Lazare qui lui donna le goût de la voie héroïque ? Celle-ci devait être dans l'air du temps chez les Écossais réfugiés en France. En tout cas, il avait parfaitement perçu les similitudes qu'elle a avec l'esprit des constructeurs et dont nous pensons qu'elles sont bien réelles. Tout y est, l'aspect symbolique, le volet initiatique, les mythes porteurs de messages, les héros auxquels s'identifier, les deux plans, intérieur et extérieur, de l'action à mener, la quête du Nom, du Soi, de l'élévation spirituelle, du divin...

La voie chevaleresque est une authentique branche porteuse de la Tradition, comme il en existe d'autres en maints endroits, et dont l'émergence traduit le fait que l'homme, partout et toujours le même, manifeste partout et toujours le même besoin de comprendre, de connaître, de se connaître, de rechercher le transcendant, et, toujours et partout, il forge une méthode qu'il lègue à ses successeurs pour qu'à leur tour, ils puissent se rapprocher de ce qu'ils cherchent.

Les Maçons du XVIII^e siècle se sont engouffrés dans cette porte entrebâillée, ils l'ont largement ouverte et ont créé d'innombrables grades chevaleresques, certains excellents, d'autres moins. Ceux des quatre degrés capitulaires du RÉAA prennent logiquement leur place dans un cycle différent du cycle salomonien, dédié à l'aspect « constructeur ». Ils vont donner une vision autre des choses avec toujours le même but, la recherche de soi et de sa place dans l'univers, et la même méthode, initiatique, symbolique, analogique. Des passerelles existent entre les deux voies, montrant leur complémentarité, comme le onzième degré de Sublime Chevalier Élu, ou le quinzième qui met en scène des « Chevaliers Maçons », à la fois constructeurs et combattants.

Enfin, pour terminer cette introduction, revenons à un thème essentiel de la chevalerie que nous n'avons qu'esquissé, la Dame. Il pourrait donner lieu à d'autres longs développements, aussi ne pouvons-nous ici qu'attirer l'attention sur un aspect que nous trouvons fondamental : elle représente la partie intérieure de l'homme, son inconscient qu'il tente de connaître. De même que son combat est double, contre ses ennemis intérieurs et extérieurs, cette recherche de l'intériorité passe par la Dame extérieure.

Les chevaliers étant à l'origine tous des hommes, on peut dire qu'ils recherchaient leur *anima* au sens junguien, leur féminin intérieur. Il existe maintenant des chevaliers femmes, au moins en Maçonnerie, que nous appellerons des chevaleresses. Comme nous l'avons vu dans les grades précédents, cela ne change rien puisque, symboliquement, le masculin est l'être extérieur agissant tandis que le féminin est l'intériorité, à la fois réceptrice et moteur de l'action.

C'est exactement le thème de l'amour courtois. Dans ce dernier, la quête est sexuée mais non sexuelle puisque l'énergie, physique et morale, du désir purement sexuel est transformée en énergie spirituelle au service du désir de Dieu.

En ces temps de relâchement des mœurs que nous vivons, il est compréhensible que le message chevaleresque ne subsiste plus guère que sous sa forme guerrière avec, toutefois, des îlots dans lesquels il reste bien vivace, sous sa forme initiatique, et d'où les chevaliers s'élancent, après s'être ressourcés, vers la conquête du monde.

PREMIÈRE PARTIE
LES GRADES CAPITULAIRES

DU CHEVALIER D'ORIENT ET DE L'ÉPÉE
(quinzième degré)

AU CHEVALIER ROSE-CROIX
(dix-huitième degré)

Chapitre I

CHEVALIER D'ORIENT ET (OU) DE L'ÉPÉE (quinzième degré)

1. LÉGENDE

Le résumé que nous allons donner est fondé sur la légende telle qu'elle figure dans le manuscrit Francken de 1783 et qui est donc celle du Rite de Perfection. L'origine légendaire du grade remonte à la captivité à Babylone d'une fraction importante des habitants du royaume hébreu du Sud, composé des tribus de Juda et de Benjamin, qui furent déportés après la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor. Cette version ne comprend pas le fameux « songe de Cyrus ». Nous le donnons malgré tout, car il figure dans toutes les légendes modernes.

Exposé

Cyrus, roi des Perses et des Mèdes, céda à la demande de Zorobabel, prince hébreu de la race de David, et à celle de Néhémie, saint homme issu d'une famille noble. Il leur permit de retourner à Jérusalem et d'y reconstruire le Temple. En effet, dans un songe, le dieu des Hébreux lui avait dit : « Rends la liberté à mon peuple, ou tu mourras. » Tous les objets précieux, au nombre de sept mille quatre cent dix, dérobés au premier Temple par Nabuzardan, général